

МИНИСТЕРСТВО НАУКИ И ВЫСШЕГО ОБРАЗОВАНИЯ
РОССИЙСКОЙ ФЕДЕРАЦИИ
ФЕДЕРАЛЬНОЕ ГОСУДАРСТВЕННОЕ
БЮДЖЕТНОЕ ОБРАЗОВАТЕЛЬНОЕ
УЧРЕЖДЕНИЕ ВЫСШЕГО ОБРАЗОВАНИЯ
РОССИЙСКИЙ ГОСУДАРСТВЕННЫЙ
ГИДРОМЕТЕОРОЛОГИЧЕСКИЙ УНИВЕРСИТЕТ

Институт «Полярная академия»
Кафедра французского языка и литературы

Е.И. ГОНЧАРОВА

LISONS LES NOUVELLES DE ANDRÉ MAUROIS

Учебно-методическое пособие для студентов II курса,
обучающихся по направлению подготовки 45.03.01 – Филология
Направление (профиль) – Зарубежная филология
Квалификация (степень) – бакалавр

Санкт-Петербург
РГГМУ
2021

УДК 821.133.1=811.133.1(072.8+075.8)
ББК 83.(4Фра)=471.1я73

Рецензент: Т.В. Нужная (кандидат филологических наук, доцент, заведующий кафедрой французского языка и литературы ФГБОУ ВО «РГГМУ»)

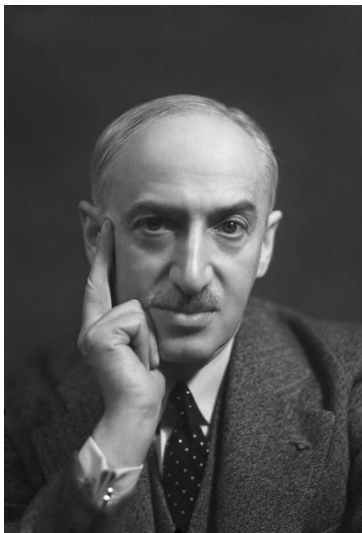
Гончарова Е.И. Lisons les nouvelles d'André Maurois (Читаем новеллы Андре Моруа): учебно-методическое пособие / Е.И. Гончарова. – СПб.: РГГМУ, 2021. – 48 с. [2 ил.]

Данное учебно-методическое пособие предназначено для аудиторной и самостоятельной работы студентов второго курса, обучающихся по направлению 45.03.01 – Филология.

Учебно-методическое пособие включает задания к художественным текстам, цель которых совершенствование иноязычной коммуникативной компетенции по двум видам речевой деятельности. Содержание пособия соотносится с рабочими программами дисциплин «Практический курс французского языка». В настоящее пособие включены адаптированные тексты французского писателя Андре Моруа. На основе текстового материала студентам предлагаются задания на формирование умений чтения с различным уровнем понимания прочитанного, совершенствование навыков письменной речи и развитие социокультурной компетенции студентов.

© Гончарова Е.И., 2021
© Российский государственный
гидрометеорологический университет (РГГМУ), 2021

ANDRÉ MAUROIS (1885–1967)



Il est né à Elbeuf, le 26 juillet 1885.

Fils d'un industriel de la draperie alsacien, qui avait choisi, en 1871, de transporter son usine à Elbeuf pour rester français, André Maurois fit ses études au lycée de Rouen, où il fut l'élève d'Alain, lequel exerça sur sa formation une influence essentielle

Après avoir obtenu un Prix d'honneur au Concours général, le jeune homme passa sa licence de lettres. S'étant acquitté du service militaire, il prit la direction, pendant une dizaine d'années, de l'entreprise

familiale.

Anglophone et angliciste, André Maurois allait servir pendant la Première Guerre mondiale comme officier de liaison auprès de l'armée britannique. De cette expérience, il devait tirer deux romans humoristiques: *Les Silences du colonel Bramble* (1918), qui le rendirent immédiatement célèbre, et *Les Discours du docteur O'Grady* (1921).

La guerre finie, André Maurois devait se consacrer pleinement à la littérature et produire une œuvre étonnamment nombreuse où les romans, dans la veine psychologique et morale: *Bernard Quesnay* (1926), *Climats* (1928), *Le Cercle de famille* (1932), *L'Instinct du bonheur* (1934), *Terre promise* (1946), *Les Roses de septembre* (1956), etc., voisinent avec des contes et nouvelles: *Meïpe ou la Délivrance* (1926), *Voyage au pays des Articoles* (1928), *Le Pays des trente-six mille volontés* (1928), *Le Peseur d'âmes* (1931), *La Machine à lire les pensées* (1937), *Toujours l'inattendu arrive* (1943), *Les mondes impossibles* (1948), *Pour piano seul* (1960), mais également avec de nombreux essais: *Dialogues sur le commandement* (1924), *Études*

anglaises (1927), Sentiments et coutumes (1934), Un art de vivre (1939), Sept visages de l'amour (1946), Destins exemplaires (1952), Lecture, mon doux plaisir (1957), La Conversation (1964), Au commencement était l'action (1966), etc.

Enfin, à côté de livres consacrés à l'histoire: Histoire de l'Angleterre (1937), Histoire des États-Unis (1943), Histoire de France (1947), on doit surtout à André Maurois de nombreuses biographies, genre dont l'écrivain fut le maître incontesté. On ne saurait oublier: Ariel ou la vie de Shelley (1923), La Vie de Disraëli (1927), Byron (1930), Lyautey (1931), Tourgueniev (1931), Voltaire (1935), Édouard VII et son temps (1937), René ou la Vie de Chateaubriand (1938), À la recherche de Marcel Proust (1949), Lélia ou la Vie de George Sand (1952), Olympio ou la Vie de Victor Hugo (1954), Les Trois Dumas (1957), Robert et Elizabeth Browning (1957), La Vie de sir Alexander Fleming (1959), Adrienne ou la Vie de Madame de La Fayette (1961), Prométhée ou la Vie de Balzac (1965).

Après son échec au fauteuil Bainville contre Joseph de Pesquidoux, André Maurois fut élu à l'Académie française le 23 juin 1938, par 19 voix au second tour, contre 13 à René Pinon et 3 à Paul Hazard, en remplacement de René Doumic. Il n'était, en trois cent quatre ans, que le dixième titulaire de ce fauteuil, le XXVI^e, qu'on appelait celui de la longévité.

Reçu le 22 juin 1939 par André Chevrillon, il écrivit dans ses Mémoires: « Une réception à l'Académie est une des belles cérémonies françaises. Tout concourt à sa grandeur: l'ancienneté de l'édifice, l'étrangeté de sa forme, l'exiguïté de la salle, la qualité du public, l'appareil militaire, le vocabulaire traditionnel et parfois la qualité de l'éloquence. »

André Maurois devait siéger près de trente années à l'Académie; d'une exquise courtoisie et d'un jugement pondéré, il allait devenir l'un des membres influents de la compagnie et acquérir, dans les dernières années de sa vie, la réputation d'être un « grand électeur ». Il est mort le 9 octobre 1967.

<http://www.academie-francaise.fr/les-immortels/andremaurois>

DOSSIER 1. LA CATHÉDRALE

La Cathédrale de Chartres (E.Manet)



Echauffement:

a) Pourquoi l'art? Quel est le rôle de l'art dans la vie de gens?

b) Définissez les termes suivants: admirer, la beauté, la peinture, le prix, la fortune, un besoin urgent, une dette, le tableau.

c) Quels sentiments éprouvez-vous envers la peinture de Edouard Manet?

Lisez la nouvelle suivante et faites les exercices après le texte:

En 18... un étudiant s'arrêta, rue Saint-Honoré, devant la vitrine d'un marchand de tableaux. Dans cette vitrine était exposée une toile de Manet: la Cathédrale de Chartres. Manet n'était alors admiré que par quelques amateurs, mais le passant avait le goût juste; la beauté de cette peinture l'enchantait. Plusieurs jours il revint pour la voir. Enfin il osa entrer et en demanda le prix.

– Ma foi, dit le marchand, elle est ici depuis longtemps. Pour deux mille francs, je vous la céderai.

L'étudiant ne possédait pas cette somme, mais il appartenait à une famille provinciale qui n'était pas sans fortune. Un de ses oncles, quand il était parti pour Paris, lui avait dit: „Je sais ce qu'est la vie d'un jeune homme. En cas de besoin urgent, écris-moi“. Il demanda au marchand de ne pas vendre la toile avant huit jours et il écrivit à son oncle.

Ce jeune homme avait à Paris une maîtresse qui, mariée avec un homme plus âgé qu'elle, s'ennuyait. Elle était un peu vulgaire, assez

sotte et fort jolie. Le soir du jour où l'étudiant avait demandé le prix de la Cathédrale, cette femme lui dit:

– J'attends demain la visite d'une amie de pension qui arrive de Toulon pour me voir. Mon mari n'a pas le temps de sortir avec nous; je compte sur vous.

L'amie arriva le lendemain. Elle était elle-même accompagnée d'une autre. L'étudiant dut, pendant plusieurs jours, promener ces trois femmes dans Paris. Comme il payait repas, fiacres, et spectacles, assez vite, son mois y passa. Remprunta de l'argent à un camarade et commençait à être inquiet quand il reçut une lettre de son oncle. Elle contenait deux mille francs. Ce fut un grand soulagement. Il paya ses dettes et fit un cadeau à sa maîtresse. Un collectionneur acheta la Cathédrale et, beaucoup plus tard, légua ses tableaux au Louvre.

Maintenant l'étudiant est devenu un vieil et célèbre écrivain. Son cœur est resté jeune. Il s'arrête encore, tout ému, devant un paysage ou devant une femme. Souvent dans la rue, en sortant de chez lui, il rencontre une dame âgée qui habite la maison voisine. Cette dame est son ancienne maîtresse. Son visage est déformé par la graisse; ses yeux, qui furent beaux, soulignés par des poches; sa lèvre surmontée de poils gris. Elle marche avec difficulté et l'on imagine ses jambes molles. L'écrivain la salue mais ne s'arrête pas, car il la sait méchante et il lui déplaît de penser qu'il l'ait aimée.

Quelquefois il entre au Louvre et monte jusqu'à la salle où est exposée la Cathédrale. Il la regarde longtemps, et soupire.

1. Comparez l'attitude de l'étudiant au début et à la fin de la nouvelle envers sa femme de coeur:

L'attitude envers la maîtresse <i>au début</i>	L'attitude envers la maîtresse <i>à la fin</i>

Comparez l'attitude de l'étudiant au début et à la fin de la nouvelle envers la peinture *La Cathédrale de Chartres*:

L'attitude envers le tableau <i>au début</i>	L'attitude envers le tableau <i>à la fin</i>

2. L'amour ou l'art? Quelles priorités l'étudiant a-t-il pendant sa vie?
3. Quel est le rôle de l'argent dans la nouvelle?
4. Pourquoi est-ce que l'étudiant n'a pas acheté le tableau?

DOSSIER 2. LE TESTAMENT



Echauffement:

- a) Faut-il «juger le livre à sa couverture»?
- b) Définissez les termes suivants: le testament, la curiosité, la tendresse, les précautions, le plaisir, l'amélioration, l'impôt, la garantie, l'homme d'affaire, être bizarre, le deuil, le notaire.
- c) Regardez l'image. Pourquoi est-ce que l'on cancanne sur les autres? Et vous?

Lisez la nouvelle suivante et faites les exercices après le texte:

Le Château de Chardeuil ayant été acheté par un industriel que la maladie et la vieillesse contraignaient à chercher une retraite campagnarde, tout le Périgord ne parla bientôt plus que du luxe et du goût avec lesquels cette maison avait été restaurée. Les jardins surtout, disait-on, étaient admirables. Un architecte et paysagiste, venu de Paris,

avait barré la vallée de la Loue pour créer un lac artificiel, et fait de Chardeuil un second Versailles.

Les beaux jardins sont rares en cette province rustique et pauvre où la plupart des châtelains imitent les Saviniac qui font de leur parc un potager. Les parterres de Chardeuil soulevèrent jusqu'à Brive, jusqu'à Périgueux et même jusqu'à Bordeaux une intense curiosité. Pourtant, lorsque après un an de travaux les nouveaux propriétaires vinrent habiter le pays, les visiteurs furent moins nombreux que l'on aurait pu s'y attendre. Le Périgord n'accueille les nouveaux venus qu'à bon escient et nul ne savait qui était cette M^{me} Bernin.

Elle semblait avoir à peine trente-cinq ans, alors que son mari en portait au moins soixante-cinq. Elle était assez belle, et, jusque dans cette solitude, changeait de robe trois fois par jour. Cela ne paraissait pas naturel et d'abord les châteaux pensèrent qu'elle était, non la femme de Bernin, mais sa maîtresse. Quand M^{me} de la Guichardie, souveraine sociale de cette région, et qui, bien qu'elle vécût en province depuis la guerre, connaissait à merveille son Paris, affirma que M^{me} Bernin était bien M^{me} Bernin et qu'elle descendait d'une modeste, mais décente famille bourgeoise, les châteaux acceptèrent cette version, car nul, sur un tel sujet, n'eût osé contredire une femme puissante et bien informée. Cependant beaucoup de familles continuèrent à professer en secret une doctrine hérétique et à penser que, si M^{me} Bernin s'appelait bien M^{me} Bernin, elle n'était pourtant qu'une maîtresse épousée sur le tard.

Gaston et Valentine Romilly, voisins les plus proches des Bernin puisque, de la colline de Preyssac, on aperçoit les tours de Chardeuil, estimèrent qu'ils avaient moins que personne le droit de se montrer sévères et, puisque les Bernin avaient mis des cartes à Preyssac et que M^{me} de La Guichardie leur donnait toute licence d'être polis, ils décidèrent de rendre la visite.

Ils furent d'autant mieux reçus qu'ils étaient parmi les premiers visiteurs. Non seulement les nouveaux châtelains les retinrent jusqu'à l'heure du thé, mais ils offrirent aux Romilly de leur faire visiter la maison, les jardins, les communs. Gaston et Valentine Romilly sentirent que ces deux êtres commençaient à souffrir de posséder tant de perfection sans pouvoir la communiquer.

Bernin gardait, de sa royauté de chef d'usine, un ton assez autoritaire et l'habitude d'affirmer de façon tranchante ses opinions sur les sujets les moins connus de lui, mais il semblait brave homme. Valentine fut touchée par la tendresse qu'il montrait pour sa femme, petite blonde, grasse, douce et gaie. Mais M^{me} Romilly fut choquée quand, pendant la visite du premier étage, ayant loué la surprenante transformation en un temps si court de cette maison, admiré les salles de bains qui s'étaient nichées dans l'épaisseur des vieux murs et les ascenseurs logés dans les tourelles, elle s'entendit répondre par M^{me} Bernin:

– Oui, Adolphe a tenu à ce que tout fût parfait... Pour le moment, bien sûr, Chardeuil n'est pour nous qu'une maison de campagne, mais Adolphe sait que c'est ici que je compte vivre après sa mort, le plus tard possible, bien entendu et il veut que j'y sois aussi confortable que dans une maison de ville... Vous savez peut-être qu'il a, d'un premier mariage, plusieurs enfants?.. Aussi a-t-il pris ses précautions; Chardeuil a été mis à mon nom et m'appartient entièrement.

Dans un pré voisin de la maison, les bâtiments d'une ancienne ferme avaient été transformés en écuries. Gaston admira la beauté des chevaux, la tenue parfaite des harnais, les palefreniers impeccables.

– Les chevaux sont mon plus grand plaisir, dit M^{me} Bernin avec animation. Papa, qui avait fait son service dans les cuirassiers, mettait ses enfants en selle dès le berceau.

Elle flatta de la main une croupe brillante, puis soupira:

– Evidemment, dit-elle, ce sera une grande dépense que d'entretenir cette cavalerie... Mais Adolphe y a pensé; dans le testament, il est prévu qu'une fondation spéciale s'occupera, dans le parc de Chardeuil, de l'amélioration de la race chevaline... Ce sera tout à fait hors part, n'est-ce pas, Adolphe? Et de cette manière, vous comprenez, j'échapperai, sur ce chapitre, aux impôts.

Les jardins n'étaient pas encore achevés, mais déjà l'on pouvait deviner le dessin général des parterres. De belles statues marquaient les points vers lesquels l'architecte souhaitait diriger les regards. Au milieu d'un long bassin rectangulaire, sur une île artificielle en ciment armé, des ouvriers dressaient des colonnes romantiques. Les promeneurs suivirent une longue allée de châtaigniers. Elle débouchait sur un

groupe de maisonnettes, bâties dans le style des fermes périgourdines et couvertes de vieilles tuiles.

– Je ne connaissais pas ce village, dit Valentine.

– Ce n'est pas un village, dit M^{me} Bernin en riant, ce sont les communs. C'est Adolphe qui a eu l'idée de les bâtir ainsi, par maisons séparées... Et vous allez voir comme c'est ingénieux, à mon point de vue, pour l'avenir: nous avons quelques couples de domestiques dévoués que je tiens à garder, même quand je serai seule... Eh bien, Adolphe léguera à chacun d'eux la maison qu'il occupe, avec une clause annulant ce legs s'il quitte mon service... De cette façon, non seulement ils sont liés à moi, mais ils se trouvent en partie payés sans que j'aie un sou à déboursier... C'est une merveilleuse garantie pour moi... Et c'est hors part, naturellement... Ses enfants ne peuvent rien dire.

– Croyez-vous, Madame? Est-ce légal? demanda Gaston Romilly.

– Ah! Monsieur, vous ne connaissez pas Adolphe... Il a cherché une rédaction convenable, avec son homme d'affaires, pendant des heures. Vous ne pouvez pas imaginer combien il est plein d'attentions, avec son air d'ours... N'est-ce pas, Adolphe?

Elle passa son bras sous celui du vieillard, qui grogna tendrement. Celle promenade fut longue, car on ne fit grâce aux visiteurs ni de la ferme, ni de la laiterie modèle, ni du poulailler aux espèces rares où des centaines de poules merveilleusement blanches gloussaient. Quand enfin les Romilly se retrouvèrent seuls dans leur voiture, Valentine parla:

– Eh bien? demanda-t-elle. Que dis-tu de ces gens-là?

– Bernin me plaît, dit Gaston, il est bourru, trop content de lui, mais je le crois authentiquement bon... Elle est assez bizarre.

– Bizarre? dit Valentine... Je la trouve effrayante... Le testament par ci... Le testament par là... „Quand je serai seule. Le plus tard possible“... Cette conversation tenue devant un malheureux sur tout ce qui se passera au moment de sa mort!.. Vraiment c'était pénible... je ne savais que dire.

Ils restèrent assez longtemps silencieux tandis que la voiture longeait les prés brumeux et les peupliers de la vallée. Gaston, qui

conduisait, surveillait la route encombrée d'enfants sortant des écoles. Enfin il dit:

– Tout de même... C'est assez raisonnable, cet ensemble de précautions qu'il a prises pour que sa femme fût parfaitement tranquille après sa mort... En l'écoutant, je pensais à nous... J'ai eu tort de ne pas faire de testament; je vais m'en occuper.

– Quelle idée, chéri!.. Elle me fait horreur!.. D'abord c'est moi qui mourrai la première.

– Pourquoi? Tu n'en sais rien. Tu es plus jeune que moi. Tu n'as aucune maladie... Moi, au contraire...

– Tais-toi... Tu es un malade imaginaire... Tu te portes à merveille et d'ailleurs, si tu mourais, je ne voudrais pas te survivre... Que serait ma vie sans toi? Je me tuerais.

– Comment peux-tu dire de telles folies, Valentine? C'est absurde. Tu sais très bien que l'on ne meurt pas d'un deuil, si douloureux soit-il... Et puis tu n'a pas que moi au monde; il y a Colette, son mari... Il y a tes petits-enfants.

– Colette a fait sa vie... Elle n'a plus besoin de nous...

– Justement... C'est une raison pour que je prenne, moi, des précautions en ta faveur.

De nouveau ils se turent parce que la voiture traversait un banc de brume plus épais, puis Valentine reprit, à voix très basse:

– Il est certain que, si le malheur voulait que je te survive de quelques mois, je serais plus tranquille si j'avais... oh! pas un testament... cela me paraîtrait de mauvais augure... non... Un simple papier spécifiant que Preyssac et ses terres devront, en tout cas, rester en ma possession jusqu'à ma mort. Notre gendre est très gentil, mais c'est un Saviniac... Il tient de son père... Il aime la terre... Il serait très capable de vouloir arrondir les siennes à mes dépens et de m'envoyer vivre dans une petite maison, n'importe où... Cela me serait douloureux...

– Il ne faut pas que cela soit possible, dit Gaston, un peu sombre... Je suis tout prêt à signer tous les papiers que tu voudras et même à te laisser Preyssac par testament... Seulement est-ce légal? Je veux dire: est-ce que la valeur de Preyssac n'est pas plus grande que celle de ta part?

– Un peu, mais c’est facile à régler, dit Valentine... quand tu voudras.

– Comment? dit-il. Tu as déjà posé la question à Maître Passaga?

– Oh! par hasard, dit Valentine.

1. Les protagonistes: trouvez la description:

<i>M. Bernin</i>	<i>M^{me} Bernin</i>	<i>Gaston Romilly</i>	<i>Valentine Romilly</i>

2. Analysez la conversation entre Valentine et Gaston Romilly dans la voiture. Est-ce qu’elle avait envie de faire un testament? Quelle est la réaction de la femme au début et à la fin du dialogue?

3. Est- ce que le testament c’est l’espoir et la tranquillité pour les plus proches?

4. Etes-vous d’accord avec la phrase «ne jugez pas et vous ne serez pas jugés»?

DOSSIER 3. TU EST UNE GRANDE ARTISTE

Le monde entier est un théâtre, Et tous, hommes et femmes, n'en sont que les acteurs. Et notre vie durant nous jouons plusieurs rôles.



William Shakespeare

Echauffement:

- a) Pourquoi le théâtre?
- b) Définissez les termes suivants: le cynisme, l'égoïsme, la patience, le compliment, la pénétration, le goût, l'esprit, la confiance, la déloyauté, faire une drame, être cousue de câbles blanc, les caprices, le chagrin, l'amour-propre, être éclatant,e de Bonheur, donjuanesque, une revanche.
- c) Quelle est la différence entre le théâtre et le cinéma?

Lisez la nouvelle suivante et faites les exercices après le texte:

Les sentiments que m'inspirait Robert Fabert avaient toujours été complexes. Je n'aimais pas son cynisme; j'admirais sa verve. Ses pièces m'irritaient; je reconnaissais leur force dramatique. Son égoïsme me choquait; j'étais touché qu'il me prît pour confident. Sou coup de téléphone matinal, parfois interminable, m'impatientait; s'il restait trois jours sans m'appeler, il me manquait.

Ce matin-là, il fut bref et pressant:

– Mon cher, vous seriez gentil si vous abandonniez ce que vous êtes en train d'écrire et faisiez un saut jusqu'ici. J'ai quelque chose de très urgent à vous dire.

– Vraiment, Robert, vous abusez de mon amitié et de ma patience... Trois fois par semaine, vous me réquisitionnez... le plus souvent pour des choses minuscules et vaines... Je viens de commencer un article... Laissez-moi le droit d'avoir une vie personnelle!

Après cinq minutes de discussion, je sentis que je perdrais moins de temps en y allant; il m'aurait tenu, si j'avais refusé, toute la matinée au téléphone. Il habitait alors près de chez moi. Un quart d'heure plus tard, j'entrai dans son bureau. Tout de suite il prit son ton le plus caressant. Je savais, par longue expérience, que si Fabert faisait un compliment, c'était toujours un placement. Quel dividend attendait-il de celui-là?

– Mon cher, dit-il, je viens de lire votre papier sur Ménétrier. C'est une merveille de pénétration, de goût, de style! Vous êtes, à la lettre, le *seul* critique de ce temps...

– Merci. Qu'avez-vous à me demander?

– Voici... Je ne sais si vous connaissez M^{me} Astier... M^{me} Adrien Astier.

– Vous me l’avez présentée vous-même; elle est bien belle.

– N’est-ce pas? C’est une petite bourgeoise, mais elle a un éclat, une fraîcheur, et même de l’esprit, mon cher... Bref j’en suis fou.

– Pour deux mois ou deux semaines?

– Le temps ne fait rien à l’affaire... Ce qui est certain, c’est qu’en ce moment, je ne vois plus qu’elle au monde...

Or il se présente une occasion unique de faire avec elle un voyage en Espagne... Oui... Elle a envie de voir l’Andalousie; le mari, qui fait des affaires en Extrême-Orient, va être absent deux mois... Tout pourrait s’arranger au mieux de mes désirs... Mais il y a Odette... Pauvre petite Odette, je lui avais promis solennellement de passer les vacances de Pâques en famille, à Beauvallon. Voilà trois ans que je n’ai fait un séjour un peu long avec elle et les enfants... Elle va être désespérée.

– Sans doute, mais je ne vois pas pourquoi c’est à moi...

– Pourquoi?... Parce que vous seul, mon cher, pouvez me rendre le service de la convaincre... Odette a en vous, je le sais, une entière confiance... Si vous lui expliquez que, ma prochaine pièce se passant en Espagne...

– Vous avez besoin, pour la couleur locale, d’y amener une Française? Ah! non, je ne me charge pas d’expliquer ça... N’oubliez pas que je suis l’ami d’Odette, autant et plus que le vôtre... Si elle a, comme vous le dites et comme j’aime à le croire, confiance en moi, c’est que j’ai toujours été loyal envers elle; vous me proposez une déloyauté.

– Une déloyauté! Point du tout, mon cher... J’estime au contraire que, comme ami d’Odette, vous lui rendrez un considérable service... Réfléchissez... Supposons qu’elle n’accepte pas, qu’elle fasse un drame de cette petite fugue... Qu’arrivera-t-il? Que notre ménage se brisera... Pauvre petite Odette, elle en mourrait... Et alors, qui l’aurait assassinée? Vous...

Cet homme de théâtre savait assez bien conduire une scène. Je compris vite qu’une fois encore je ne retrouverais la paix qu’en cédant.

– Bien... Je verrai Odette, mais je ne vous promets pas de plaider votre cause... Je l’exposerai; rien de plus.

– Vous ne la combattrez pas? C’est tout ce que je vous demande... Je vais faire appeler Odette; je vous laisserai seul avec elle et vous lui parlerez librement.

J’essayai d’obtenir un délai. En vain. Fabert, comme les héros de ses drames, était avide, autoritaire. Il appuya sur un bouton, prit le téléphone et dit à sa secrétaire: „Priez. M^{me} Fabert de venir à mon bureau, immédiatement“. Puis il se leva et sortit. Quelques instants plus tard, Odette entra.

– Tiens! Vous êtes là, Bertrand? Quelle bonne surprise? Qu’avez-vous fait de Robert? Il vient de me faire appeler.

– Oui, chère Odette. C’était pour que nous ayons, vous et moi, une conversation.

– Une conversation? Quel est ce mystère? Robert vous a chargé pour moi d’un message?

– Exactement.

Sur quoi je m’efforçai de la préparer, avec tact, à la mauvaise nouvelle. Je dis que Robert était épuisé, que sa santé me donnait de l’inquiétude, que sa pièce n’avançait pas, qu’il avait besoin d’être seul quelques semaines dans le décor même qu’il avait choisi. Elle m’écoula d’abord en souriant, puis rit franchement.

– Aimable Bertrand! dit-elle. Quel mal il se donne pour m’annoncer, sans blesser mon malheureux cœur, que Robert souhaite faire un voyage en Espagne avec sa nouvelle conquête et qu’il me laissera seule pendant un mois.

– Comment? Vous le saviez?

– Je ne le savais pas; je le prévoyais et vos circonlocutions, cousues de câble blanc, ont confirmé mon attente... Heureusement! Car figurez-vous, Bertrand, que moi aussi, j’ai besoin d’un mois de liberté...

– Pour aller à Beauvallon avec vos enfants?

– Point du tout... Pour aller voir les îles grecques avec un ami très cher qui veut bien m’offrir cette croisière... Je confierai les enfants à ma mère et je jouirai tranquillement de mes vacances conjugales... Ne prenez pas cet air stupéfait et accablé, Bertrand! Vous ne me croyez pas capable d’inspirer un amour?

– Si... Bien sûr... Mais je croyais que vous aimiez Robert d’un amour malheureux et fidèle.

– Ce fut longtemps vrai et, aujourd’hui encore, je tiens à Robert... J’admire son génie, sinon son caractère... Je tolère ses caprices; j’estime que j’ai droit à des compensations... Vous ne trouvez pas?

– Heu... Oui, sans doute... Qui sera votre heureux compagnon de voyage?

– Cher Bertrand, je suis plus discrète que mon mari.

– Et que diable voulez-vous que je lui dise?

– Rien n’est plus simple. Dites-lui que le message dont vous étiez chargé m’a bouleversée; que vous m’avez adroitement consolée; que vous m’avez conseillé de faire, pour échapper à mon chagrin, une croisière en Méditerranée, peut-être avec une amie; et qu’enfin vous m’avez laissée triste, en larmes, résignée.

– Vous pensez qu’il le croira?

– Robert croit, avec une étonnante facilité, tout ce qui est flatteur pour son amour-propre.

Elle avait raison. Non seulement il accueillit bien cette réponse et ce projet, mais il me joua, sincèrement, une belle scène d’attendrissement dont sa femme était l’émouvante héroïne.

– Pauvre petite Odette! Elle est sublime! Je ne crois pas, mon cher, qu’il existe en notre temps pareil exemple d’abnégation conjugale. Pensez qu’elle va parfois jusqu’à me dire: „Parle-moi de cette femme que tu aimes. Tout ce qui te touche m’intéresse“. Tenez, je la vois très bien, pendant cette croisière en Méditerranée, allant s’asseoir, toute seule, à la proue du navire pour regarder les étoiles et penser à mon bonheur... A mon bonheur avec une autre... Vous pouvez dire ce que vous voudrez, mon cher, mais je trouve plus beau de susciter un tel sentiment que d’éveiller une jalousie passionnée.

– Mais *vous* êtes jaloux, dis-je.

– Furieusement.

Il demeura un instant rêveur, puis reprit:

– Cela ferait un bon début de pièce, hein?.. La scène entre vous et moi... Celle entre Odette et vous... Ce sacrifice total, sans emphase... Naturellement, il faudrait que „votre“ personnage fût amoureux d’Odette... Il essaierait de profiter de la situation, mais se heurterait à la pureté de cette femme extraordinaire...

– Je n’ai même pas eu cette idée.

– Je le sais bien... Vous connaissez Odette... Mais dans la pièce...

Il fit le voyage en Andalousie et Odette le voyage aux îles grecques, d'où elle revint bronzée, brillante de santé, éclatante de bonheur. Je les revis tous deux en juin. Fabert, après le déjeuner, m'emmena dans son bureau.

– Eh bien! cette pièce, je la fais, dit-il. C'est décidé.

– Quelle pièce?

– Quelle pièce!.. Mais celle dont nous avons parlé ensemble, celle qui commence par une scène avec vous au sujet d'Odette... Titre: *La Victime*... Le premier acte est écrit; il était d'ailleurs facile à faire. La réalité me fournissait presque tout.

– La réalité?.. Ce serait bien dangereux... J'espère que vous avez transposé?

– Naturellement... Je sais mon métier... La transposition est instinctive... J'ai fait du héros, c'est-à-dire de moi, un peintre donjuanesque, et de vous, que dans la pièce j'appelle Bernard, un sentimental...

– Où est la transposition? Vous êtes, en fait, donjuanesque et je suis sentimental.

– Oui, mais tous les détails matériels sont différents... Les difficultés commencent avec le second acte. Là je ne sais plus où je vais. Je pense que Bernard tentera sa chance, qu'il sera sur le point de réussir parce que Juliette (l'Odette de la pièce) voudra une revanche... Puis, au dernier moment, elle se reprendra et, malgré le ressentiment, son amour l'emportera.

– Son amour pour vous?

– Evidemment... Reste le troisième acte... Je suis encore dans le noir, mais il me semble qu'il faudra faire intervenir la maîtresse du héros et son mari... Ce mari préparerait une vengeance quelconque et Juliette, se jetant héroïquement entre lui et sa propre rivale... ou entre lui et le héros... sauverait celui-ci.

– Vous ne trouvez pas ça un peu mélo?

– Si on le raconte, comme je viens de le faire, en trois mots, alors oui... Mais tout est dans l'exécution. Mes personnages sont modernes, parlent notre langue et agissent comme vous et moi le ferions... Le mélo, dans l'intrigue, ne me déplaît pas... C'est l'essence

même du théâtre... Le dialogue sauvera tout et franchement, pour le dialogue, je ne crains personne!

Il était exact que, pour le dialogue, il ne craignait personne et je le reconnus de bonne grâce. Je demandai encore:

– Et M^{me} Astier?

– Quelle M^{me} Astier?

– Celle qui vous accompagnait à Grenade et qui est à l'origine de cette pièce.

– Ah! Pépita... Oui, c'est le nom que je lui donnais parce que nous étions en Espagne... C'était une femme exquise...

– C'était?... Qu'est-elle devenue?

– Comment le saurais-je? En ce qui me concerne, l'épisode est terminé... Elle a retrouvé Pepito, je suppose... Mais elle se survivra dans *La Victime*... Tiens, il faudra que je la revoie, cette pauvre Pépita, pour deux ou trois détails du rôle... Elle avait une façon si gracieuse de rejeter ses mules en se mettant au lit... Je lui demanderai de montrer le mouvement à l'actrice qui jouera le personnage.

L'été passa. Au mois d'octobre, j'appris que *La Victime* allait entrer en répétitions. C'était Jenny Sorbier (alors jeune et célèbre comédienne) qui devait jouer Juliette. Fabert me demandait souvent d'assister aux répétitions de ses pièces. Non qu'il me reconnût une particulière compétence, mais il pensait qu'un œil neuf découvre mieux certaines invraisemblances. Je venais volontiers, aimant le travail précis du théâtre et la familiarité laborieuse des coulisses. J'allais voir, ce jour-là, une répétition plus curieuse et plus agitée qu'aucune de celles auxquelles j'avais jusqu'alors assisté. Dans la grande salle vide, à peine éclairée, Fabert me fit asseoir à côté de lui sur un fauteuil d'orchestre.

Il semblait soucieux.

– Je ne sais pas ce qu'il y a, dit-il, ça ne marche pas... Jenny qui, d'habitude, comprend à demi-mot mes intentions, paraît cette fois rebelle... Il lui arrive même de dire faux... ce qui, chez elle, est tout à fait surprenant... Je suis embêté, mon cher... D'ailleurs vous allez voir.

Sur la scène presque nue, un acteur vint s'asseoir devant un bureau Empire. C'était celui qui jouait le rôle de Fabert. Il eut une courte scène avec la secrétaire; celle-ci annonça le comédien qui m'incarnait. J'éprouvai, en l'entendant, une fort curieuse impression. Fabert s'était servi – de mes tics de langage et avait indiqué à

l'interprète certains de mes gestes familiers. Le dialogue me parut naturel et rapide. Puis Jenny entra en scène. J'écoutai avec un intérêt passionné, d'abord parce que j'étais l'un des acteurs du drame original, mais surtout parce que je me demandais comment Fabert imaginait cette conversation. Je savais, moi, ce qu'elle avait été. Il croyait, lui, qu'une Odette (ou plutôt une Juliette) désespérée avait fait, par amour, un sacrifice douloureux.

Telle était, en effet, la scène que Jenny attaqua devant nous: „*Vous ne pouvez pas comprendre!*“, disait le personnage-Juliette, „*son bonheur est mon bonheur. Son plaisir est mon plaisir...*“ Cela continuait sur ce ton que Jenny, comme Fabert m'en avait averti, soutenait très mal. Deux ou trois fois, il l'interrompit pour lui demander d'y mettre plus de passion. Elle parut essayer, ne réussit pas, puis s'énerma et, sur une nouvelle observation de l'auteur, se fâcha. Elle vint à l'avant-scène, mit sa main en abat-jour pour masquer la rampe qui l'aveuglait et chercha des yeux Fabert dans la salle:

– Vous êtes là, Robert?.. Ah! oui, je vous vois... Qui est avec vous?

– Bertrand.

– Eh bien! montez tous les deux... il faut que je vous parle.

– Après la répétition, dit Fabert... Enchaînez.

– Non! Il n'y aura pas de répétition. Nous avons une mise au point à faire, l'auteur et moi, et je ne jouerai plus avant cette nécessaire explication.

– Elle est folle! me dit Fabert, de l'air le plus convaincu.

– Pourquoi folle? Jenny est la comédienne la plus intelligente et la plus consciencieuse de Paris. Ce qu'elle veut vous dire mérite certainement d'être entendu.

– Que peut-elle avoir à dire? Elle doit jouer son rôle tel qu'il est écrit... C'est tout... Je ne suis pas un débutant qui demande conseil à ses interprètes.

Sur le plateau, Jenny s'impatientait:

– Vous venez ou vous ne venez pas?.. Parce que moi...

Je pris l'initiative de répondre:

– Nous venons.

Je poussai Fabert, grondant et grommelant, vers le petit escalier provisoire qui, pendant les répétitions, relie la scène à la salle et au sommet duquel Jenny, son rôle à la main, nous attendait.

– Alors quoi? dit Fabert... Qu'est-ce qu'il y a?

– „Il y a que je ne *peux pas* dire ce texte... Il y a que votre bonne femme est invraisemblable ou, en tout cas, qu'elle l'est pour moi... Je ne la comprends pas, je ne la sens pas, je ne la jouerai pas... Comment? Voici une femme à laquelle on vient annoncer, très maladroitement d'ailleurs, que son mari va partir avec une autre, qui adore ce mari et dont la seule réaction est de répondre: „*Très bien... Pourvu qu'il soit content, je suis contente* “. Ça n'existe pas... Enfin, voyons, Robert, Dieu sait que vous avez connu des femmes, d'innombrables femmes... En avez-vous jamais rencontré une qui soit, quand elle se sent vraiment amoureuse, ce mouton bêlant?

– Une seule, dit-il fièrement, mais c'est celle-là que je peins dans *La Victime*... Et en fait, cette scène que vous dites invraisemblable est une scène authentique. Pour une fois, j'ai tout emprunté à la vie et, par une heureuse rencontre, j'ai ici un témoin irréfutable: c'est Bertrand qui a été l'interlocuteur, dans une scène réelle, de la femme que vous incarnez...

Jenny se tourna vers moi:

– Alors c'est vous, dit-elle, qui êtes responsable de ces niaiseries? Vous avez entendu de telles répliques?... Ça n'est pas possible... Ou la femme était une idiote (et alors ce n'est pas un rôle pour moi), ou elle jouait une comédie et feignait la grandeur d'Orne parce qu'elle-même, de son côté, s'apprêtait à jouir glorieusement de sa liberté... En ce cas, elle redeviendrait humaine, mais ce serait une autre pièce.

J'étais placé dans une position embarrassante. Jenny avait cent fois raison; elle avait retrouvé, par intuition d'artiste, l'attitude qu'avait eue, dans la vie, la véritable Juliette. Seulement je ne pouvais le lui dire sans trahir, à la fois, Robert et Odette. Je me tus.

– Mais enfin répondez! dit Jenny. Avez-vous, oui ou non, connu cette Juliette? Et si oui, comment l'expliquez-vous?

– Oui, insista Fabert, parlez, Bertrand.

Je ne sais plus très bien ce que je répondis. Je me souviens de phrases commencées et non achevées, de vains efforts pour nuancer le

personnage et pour le justifier aux yeux de Jenny, sans le compromettre aux yeux de Fabert. Le tout ne fut certainement pas convaincant car Jenny, triomphante, s'écria :

– Eh bien! vous voyez!.. Bertrand ne croit pas plus que moi à la pureté, à la résignation de Juliette...

– Je ne dis pas cela.

– Vous n'osez pas le dire, mais vous le laissez si clairement entendre...

Depuis un instant, Fabert s'était écarté de nous. Je le regardai et son aspect m'effraya. Il allait, arpentant la scène, du côté cour au côté jardin, en secouant la tête avec violence, tantôt passant les mains dans sa crinière léonine et tantôt se rongant les ongles avec fureur. Soudain il vint vers moi, les bras tendus, l'index en avant, les yeux menaçants.

– J'ai compris! dit-il. Jenny dit la vérité. *Vous* avez menti. Je me suis conduit comme un enfant. Je me suis adressé à l'amant d'Odette pour une démarche que seul pouvait faire un ami. Car je vous croyais mon ami...

Il eut un éclat de son fameux rire, qui ressemblait à un hennissement, un rire de théâtre digne de Frédérick Lemaître ou de Garrick. Je me mis à mon tour en colère :

– J'étais votre ami, je le suis encore, mais je suis aussi celui d'Odette... Son ami, pas son amant... Et vous le savez bien... Est-ce ma faute si vous m'avez placé dans une situation impossible?

– Donc vous avouez qu'Odette vous avait fait des confidences que vous m'avez cachées?

– Je n'avoue rien du tout; je dis seulement que ma position, entre vous deux, était difficile.

Mais déjà il ne m'écoutait plus. Il marcha vers le fond de la scène, en prononçant des mots que je ne compris pas, puis revint vers Jenny et moi, le visage détendu, presque souriant. Il plaça deux mains énormes sur les épaules de Jenny et la regarda avec une tendresse admirative.

– Tu es une grande artiste, dit-il... Très grande... Tu as compris, par ton seul instinct de comédienne, que ce que je te demandais de dire n'était ni vrai, ni vraisemblable... Et moi, qui suis aussi un grand artiste, dès que tu m'as indiqué le chemin, je l'ai suivi, contre mon sentiment, contre mon orgueil... J'ai vu, dans un éclair, la

vérité... Et je vais la peindre... Ce sera *très* beau... Maintenant il faut refaire cette pièce et je te promets que cette fois, tu auras un rôle à fa mesure, un rôle que tu aimeras.

– J'en suis certain, dit Jenny qui semblait émue.

– Quant à vous, me dit-il, quant à vous... Eh bien! vous m'aidez.

A ce moment le concierge du théâtre se montra timidement et dit à Fabert:

– Madame fait dire qu'elle est à la porte, avec la voiture...

On entendit le fameux rire:

– Madame est en bas?... Demandez-lui de monter jusqu'ici.

Un instant plus tard Odette parut, toute joyeuse:

– Tiens! dit-elle, je suis admise aujourd'hui... Et Bertrand aussi?... Ça va si bien que ça?... Bonjour, Jenny.

Fabert la regardait en secouant la tête:

– Tu es une petite garce, dit-il... mais je t'aime bien... Et toi aussi, tu m'aimes bien... Oui, que tu le veuilles ou non, tu n'aimes que moi... Je vais écrire, ma petite Odette, la plus belle pièce de ma vie.

– Je ne comprends pas, dit-elle, mais je te crois.

Fabert ne travaillait pas souvent; il taisait, chaque année, une seule pièce et l'achevait en trois ou quatre semaines. Mais, quand il était au travail, il s'y donnait tout entier. D'abord il racontait son sujet à tous ceux qu'il rencontrait, pour essayer des effets. Il contait bien, imitait les voix, mimait les expressions et trouvait son inspiration dans le mouvement du récit. Puis, quand il se croyait sûr de son scénario, il dictait des scènes à une secrétaire, habituée à saisir les phrases au vol tandis qu'il marchait dans son bureau, en occupant successivement les places de tous les interprètes. Enfin il relisait le brouillon et, à ce moment, me consultait parfois. La nouvelle version de *La Victime* me parut excellente. Avec un surprenant courage, il était allé jusqu'à l'extrême pointe d'une situation pour lui pénible. Cela faisait un drame fort et vrai, avec de nombreux aspects de comédie qui allégeaient la tension et formaient, avec les scènes violentes, d'heureux contrastes.

Je n'étais pas présent quand il lut la pièce à Jenny, mais je rencontrai celle-ci quelques jours plus tard:

– Vous connaissez le second état de *La Victime*? me demanda-t-elle... C'est vraiment bien, non?... Depuis deux ou trois ans,

les sujets de Fabert ne m'encharnaient plus... Je trouvais ses personnages inhumains, mais cette fois, chapeau! La vie même... à peine stylisée.

– Contente de votre rôle?

– Ravie... C'est facile à dire, à vivre... Pas de problème.

Les répétitions marchèrent aisément et vite. Fabert m'y convia quelquefois et il m'arriva d'y rencontrer Odette. Je ne l'avais pas revue seule depuis la découverte, par son mari, de la situation réelle. Ensemble, au théâtre ou dans le monde, ils semblaient parfaitement naturels et ne faisaient aucune allusion à un dissentiment quelconque entre eux. Bientôt la „générale“ de *La Victime* fut annoncée. Une rumeur de succès enveloppait la pièce; le personnel du théâtre: habilleuses, machinistes, électriciens disaient leur confiance.

La représentation fut un long triomphe. Jenny était très aimée du public et les critiques exigeants, qui souvent reprochaient à Fabert le caractère sommaire de ses héros, reconnurent qu'il avait été, avec *La Victime*, plus loin que jamais dans la peinture des passions.

Quand le rideau, après douze rappels, se fut enfin baissé pour la dernière lois, les amis se ruèrent dans les coulisses. Avançant difficilement, à petits pas, dans un corridor encombré j'écoutais les conversations des gens qui me pressaient de tous côtés. Beaucoup avaient identifié les modèles:

– Etonnant!.. Quoi?.. Jenny est arrivée à parler tout à fait comme Odette Fabert.

– Oui, et c'est d'autant plus remarquable que les deux femmes se ressemblent si peu.

– Et Bertrand?.. Hallucinant!.. Jusqu'à sa manière de marcher...

– Faites attention, mon vieux, il est derrière vous.

Quand la vague qui me soulevait déferla dans la loge du Jenny, où se tenaient aussi Robert et Odette, une amie, maladroite ou féroce, dit à celle-ci:

– Je vous ai bien reconnue.

Odette éclata d'un rire sincère et gai.

– Moi? dit-elle... Mais je ne joue aucun rôle dans cette histoire.

– Comment?.. Et Juliette?..

– Juliette ne me ressemble pas plus que vous à *La Damé aux camellias*.

Puis, se tournant vers Fabert qui, debout à côté d'elle, porté par son triomphe, accueillait les compliments avec une sérénité olympienne, elle murmura:

– Tu as entendu cette sottise? Il y a des gens qui n'ont aucune idée de ce qu'est une œuvre d'art.

– Chère Odette! dit-il.

Et se penchant vers sa femme, il l'embrassa.

Mme Astier, absente de Paris, avait reçu deux fauteuils de balcon, mais n'assistait pas à la répétition générale de *La Victime*.

1. Commentez le titre de la nouvelle. Qui dit cette phrase? Qui est une grande artiste?

2. Les protagonistes: caractérisez:

<i>Bertrand</i>	<i>Robert Fabert</i>	<i>Odette</i>	<i>M^{me} Adrien Astier</i>	<i>Jenny</i>

3. Trouvez dans le texte de la nouvelle les équivalents français:
понимать с полуслова, намекать на что-либо, быть шитым белыми нитками, полностью отдаваться работе, брать сюжеты из жизни, спрашивать советы у кого-либо.

Faites des phrases en utilisant les expressions ci-dessus.

4. Commentez le titre de la pièce. Qui est la victime dans la nouvelle?

5. Le mensonge et l'adultère: le rôle dans la nouvelle?

6. Commentez la citation de W. Shakespeare. Y a-t-il la corrélation entre cette citation et la nouvelle?

DOSSIER 4. LES VIOLETTES DE MERCREDI



Echauffement:

- a) Est-ce que l'amour non-partagé c'est le châtiment?
- b) Faut-il déplorer occasions perdues? Pourquoi oui? Pourquoi non?
- c) Définissez les termes suivants: le talent, le cynisme, la nostalgie, la sensualité, la Comédie-Française, la coquette, la séduction, avoir des airs de tête, l'exaltation de la victoire, sadique, la gloire, avoir du coeur, un romanesque.

Lisez la nouvelle suivante et faites les exercices après le texte:

– Oh! Jenny, restez!

Jenny Sorbier avait été, pendant tout le déjeuner, éblouissante. Dites avec le talent de la comédienne et comme rédigées par le génie de la romancière, anecdotes et histoires étaient enchaînées les unes aux autres, soudées par une verve inépuisable. Les convives de Léon Laurent, charmés, exaltés, vaincus, avaient eu l'impression de vivre, hors du temps, une heure enchantée.

– Non, il est presque quatre heures et c'est aujourd'hui mercredi... Vous savez, Léon, que c'est le jour où je porte des violettes à mon amoureux.

– Quel dommage! dit-il de cette voix saccadée qu’il avait rendue célèbre à la scène. Mais je connais votre fidélité... Je n’insiste pas.

Elle embrassa les femmes, les hommes l’embrassèrent et elle partit. Dès qu’elle fut sortie, un chœur d’éloges s’enfla:

– Elle est vraiment extraordinaire! Quel âge a-t-elle, Léon?

– Pas loin de quatre-vingts ans. Quand, dans mon enfance, ma mère me conduisait aux matinées classiques du Français, Jenny était déjà une Célimène glorieuse. Et je ne suis plus jeune.

– Le génie n’a pas d’âge, dit Claire Ménétrier... Quelle est cote histoire de violettes?

– Tout un petit roman, qu’elle m’a révélé un jour... et qu’elle n’a jamais écrit... Mais je ne veux pas me risquer à conter après elle. La comparaison serait redoutable.

– Oui, la comparaison *est* redoutable. Mais nous sommes vos hôtes; vous devez nous distraire et relayer Jenny, puisqu’elle nous a lâchés.

– Bien! Je vais donc essayer de vous raconter l’histoire des violettes du mercredi. Je crains qu’elle ne soit beaucoup trop sentimentale pour le goût de notre temps...

– Allons! dit Bertrand Schmitt. Notre temps a soif de sentiment. Il ne feint le cynisme que pour masquer ses nostalgies.

– Vous le croyez?.. Soit!.. Je contenterai donc cette soif... Vous êtes tous ici trop jeunes pour vous souvenir de ce qu’a été, si longtemps, l’éclat de Jenny. Sa chevelure Fauve, qu’elle dénouait volontiers sur des épaules admirables; son œil long, coulissé, sa voix mordante, presque dure, puis soudain brisée par la sensualité; tout rehaussait une beauté saisissante et altière.

– Bonne tirade, Léon.

– Oui, mais qui date un peu... Merci tout de même... Elle eut son premier prix, au Conservatoire, vers 1895 et fut aussitôt engagée à la Comédie-Française. Je sais, hélas, par expérience, que cette maison illustré est difficile. Les emplois du répertoire

ont leur titulaires, qui les gardent jalousement. La plus délicieuse des soubrettes y peut attendre dix ans avant de se voir distribuer les meilleurs rôles de Marivaux ou de Molière. Jenny, grande coquette se heurtait à des femmes puissantes et tenaces. Toute autre se fut résignée à marquer le pas ou eut, après deux ans, émigré au Boulevard. Telle n'était pas notre Jenny. Elle livra sa bataille; elle y jeta tout ce qu'elle avait: son talent d'actrice, sa culture, sa séduction, son enivrante chevelure.

Très vite elle eut conquis dans la Maison une place de premier rang. L'Administrateur ne jurait que par elle. Les auteurs l'exigeaient pour des rôles difficiles qu'elle seule, disaient-ils, ferait accepter. Les critiques l'encensaient avec une incroyable constance. Le terrible Sarcey lui-même écrivait: „*Elle a des airs de tête, des inflexions à ensorceler un crocodile*“.

Mon père, qui l'a connue en ce temps-là, m'a dit qu'elle adorait son métier, en parlait avec intelligence et cherchait à en tirer des effets neufs et bouleversants. Le théâtre glissait alors à un réalisme assez naïf. Si Jenny devait, dans je ne sais quelle pièce, mourir empoisonnée, elle allait dans les hôpitaux, étudier les effets du poison. Quant à l'expression des sentiments, elle s'étudiait elle-même. Elle montrait, dès qu'il s'agissait de son art, l'absence de scrupules d'un Balzac lorsqu'il utilise, pour un de ses romans, ses propres passions ou celles d'une femme aimée.

Vous pensez bien qu'une fille de vingt-deux ans, d'une beauté somptueuse, et qui arrivait soudain à la gloire, fut courtisée. Des camarades tentèrent leur chance, et des auteurs, et des banquiers. L'un de ces derniers, Henri Stahl, devint son favori. Non parce qu'il était riche. Elle vivait dans sa famille et avait peu de besoins. Mais parce qu'il possédait, lui aussi, un grand charme et surtout parce qu'il allait de l'épouser... Vous savez que ce mariage fut retardé par l'opposition des parents de Stahl, qu'il se fit après trois années et qu'il ne dura pas, l'indépendance de Jenny n'ayant pu s'accommoder des contraintes de la vie conjugale. Mais ceci est une autre histoire.

Revenons à la Comédie-Française, aux débuts de notre amie... et aux violettes.

Imaginez le foyer des artistes, le soir de la reprise, par Jenny, de *La Princesse de Bagdad*, de Dumas fils. La pièce a ses défauts et à moi-même qui admire, pour leur solide charpente, *Le Demi-Monde*, *l'Ami des Femmes*, *Francillon*, le Dumas excessif de *l'Etrangère* ou de *La Princesse* donne à sourire. Mais tous ceux qui ont vu Jenny dans ce rôle ont écrit qu'elle le rendait vraisemblable. J'en ai souvent parlé avec elle. L'étonnant est qu'elle y croyait: „A cet âge“, m'a-t-elle dit, „je pensais assez naturellement comme une héroïne de Dumas fils et ça me semblait bigarre de jouer en pleine lumière ce qui se passait en moi, dans le plus caché de mon esprit“. Ajoutez qu'elle pouvait, dans ce rôle, faire un effet de cheveux dénoués, d'épaules nues. Bref elle y était sublime.

La voici donc au foyer, pendant un entracte, après une ovation. On se presse autour d'elle. Jenny s'est assise sur une banquette, à côté d'Henri Stahl, et bavarde avec l'exaltation heureuse de la victoire.

– Oui! mon petit Henri... Me voici revenue sur l'eau! Enfin je respire... Vous m'avez vue, il y a trois jours. Etais-je assez bas.. Pouf! Tout au fond de la mare. Je suffoquais... Et puis ce soir, houp! Un violent effort et je remonte à la surface!.. Dites donc, Henri, si j'allais couler à pic au dernier acte, si je n'allais pas pouvoir nager jusqu'au bout? Ah! mon Dieu, mon Dieu! L'huissier entra et lui remit des fleurs.

– De qui?... Ah! de Saint-Loup... Votre rival, Henri... Mettez ça dans ma loge.

– Il y a aussi une lettre, Mademoiselle, dit l'huissier.

Elle l'ouvrit et rit aux éclats:

– C'est d'un lycéen... Il me dit que, dans sa *boîte*, ils ont fondé un Jenny Club.

– Tout le Jockey, dit Henri, est un Jenny Club.

– Les lycéens me touchent plus, dit Jenny. Et celui-ci termine par des vers... Ecoutez, mou cher:

Enfin pardonnez-moi mon humble poésie
Et ne méprisez pas mes rimes, en faveur
De mon sincère amour. Surtout, je vous en prie,
Ne dites rien au Proviseur.

Ce n'est pas charmant?

– Vous allez lui répondre?

– Non, bien sûr! Il y en a comme ça dix par jour. Si je me mettais à répondre, je serais perdue... Mais cela me rassure... Ces admirateurs de seize ans, je les garderai longtemps.

– Pas sûr... A trente ans, ils seront notaires.

– Et pourquoi les notaires cesseraient-ils de m'admirer?

– Il y a encore ceci, Mademoiselle, dit l'huissier.

Il tendit à Jenny un bouquet de violettes de deux sous

– Oh! c'est trop gentil... Regardez, Henri... Il n'y a pas de carte?

– Non, Mademoiselle... Le concierge m'a dit que cela a été déposé chez lui par un Polytechnicien en uniforme.

– Ma chère, dit Henri Stahl, mes compliments... Emouvoir ces „têtes à x“ n'est pas facile.

Elle respira longuement les violettes.

– Elles sentent très bon... Voilà les seuls hommages, qui me font plaisir... Je n'aime pas le public, mûr et béat, qui vient me voir mourir à minuit comme il se rend à midi au Palais-Royal, pour entendre partir le canon.

– Le public est sadique, dit Stahl. Il l'a toujours été... Les jeux du cirque... Quel succès aurait une comédienne qui avalerait un cent d'aiguilles!

Elle rit:

– Et celle qui avalerait une machine à coudre, dit-elle, ce serait le dernier mot de la gloire.

On criait: „*En scene!*“ Elle se leva:

– Allons, à tout à l’heure! Je vais avaler mon cent d’aiguilles.

Et voilà, d’après le récit de Jenny, comment l’aventure commença.

Le mercredi suivant, de nouveau, pendant le dernier entracte, l’huissier, avec un sourire, vint apporter à Jenny un petit bouquet de violettes.

– Tiens! dit-elle. Est-ce encore mon Polytechnicien?

– Oui, Mademoiselle.

– Comment est-il?

– Je ne sais pas, Mademoiselle. Faut-il demander au concierge?

– Non; cela n’a aucune importance.

La semaine suivante, elle ne joua pas le mercredi, mais quand elle arriva, pour répéter, le jeudi, le bouquet de violettes, un peu fané cette fois, était dans sa loge. En sortant, elle s’arrêta chez le concierge:

– Dites-moi, Bernard, mes violettes? Elles venaient du même jeune homme?

– Oui, Mademoiselle... C’est la troisième lois.

– A quoi ressemble-t-il, ce Polytechnicien?

– Il est gentil... Très gentil... Un peu maigriot, les joues creuses, les yeux battus. Une petite moustache brune. Un lorgnon... Ça fait drôle, avec l’épée... Ma foi, Mademoiselle, il a l’air bien épris, ce jeune homme. Il me tend son bouquet de violettes en disant: „Pour M^{lle} Jenny Sorbier“, et il rougit...

– Pourquoi vient-il toujours le mercredi?

– Mademoiselle ne sait pas?... Le mercredi est le jour de sortie des Polytechniciens. Tous les mercredis, le parterre et les galeries en sont pleins... Chacun avec une jeune fille.

– Le mien a sa jeune fille?

– Oui, Mademoiselle, mais c’est sa sœur... Ils se ressemblent que c’en est frappant...

– Pauvre garçon! Si j’avais du cœur, Bernard, je vous dirais de le faire monter au moins une fois au foyer, pour qu’il puisse me remettre lui-même ses petites violettes.

– Ça, vraiment, je ne le conseille pas, Mademoiselle... Ces amoureux de théâtre, tant qu’on ne s’en occupe pas, ils sont sans danger. Ils admirent les actrices de loin, sur la scène, et cela suffit à les contenter.. Si on leur accorde le plus petit signe d’attention, alors ils s’accrochent, et ça devient terrible... Qu’on leur donne le bout des doigts, ils veulent la main... Qu’on leur donne la main, ils exigent le bras... Oui, Mademoiselle, vous niez mais, moi, j’ai l’expérience... Il y a vingt ans que je suis ici. Ah! j’en ai vu, dans cette loge, des jeunes filles amoureuses... Et des garçons toques... Et des vieux messieurs... J’ai toujours accepté les fleurs, les billets, mais pour les laisser monter, rien à faire!

– Vous avez raison, Bernard... Soyons insensibles, prudents et cruels.

– C’est pas de la cruauté, Mademoiselle; c’est du bon sens.

Des semaines passèrent. Chaque mercredi, Jenny recevait son bouquet de deux sous. Dans la Maison, on connaissait maintenant l’histoire. Une camarade dit à Jenny:

– Je l’ai vu, ton Polytechnicien... Il a une charmante tête romantique. Un garçon fait pour jouer *Badine*, ou *Le Chandelier*.

– Comment sais-tu que c’était le mien?

– Parce que je me suis trouvée, par hasard, chez le concierge au moment où il apportait ses fleurs en disant timidement: „Pour M^{lle} Jenny Sorbier, s’il vous plaît...” C’était touchant. On devinait le garçon très intelligent, qui a peur d’être ridicule et qui pourtant ne peut s’empêcher d’être ému... Un instant, j’ai regretté qu’il ne vienne pas pour moi; je l’aurais remercié, consolé... Note qu’il ne demandait rien, pas même à te voir... Mais si j’étais toi...

– Tu le recevrais?

– Oui, un instant... Voilà des semaines que ça dure. Et les vacances arrivent. Tu vas partir... Donc pas de risque qu'il s'incruste...

– Tu as raison, dit Jenny. C'est une folie que de mépriser les admirateurs au temps où ils sont nombreux et jeunes, pour courir après eux, trente ans plus tard, quand ils deviennent rares et chauves.

Ce soir-là, en sortant, elle dit au concierge:

– Bernard, mercredi prochain quand ce Polytechnicien viendra avec ses violettes, dites-lui de me les apporter lui-même après le trois... Je joue le *Misanthrope*. Mon rôle a une seule robe. Je remonterai dans ma loge et je l'y recevrai... Non! Je l'attendrai dans le couloir, au pied de l'escalier... Ou peut-être au foyer.

– Bien... Mademoiselle ne craint pas...?

– Qu'y a-t-il à craindre? Je pars en tournée dans dix jours, et d'ailleurs ce jeune homme est bouclé par son Ecole.

– Très bien, Mademoiselle... Moi, ce que j'en disais...

Le mercredi suivant, malgré elle, Jenny joua Célimène pour l'inconnu, avec un vif désir de plaire. En remontant, à l'entracte, elle se sentait intéressée, presque anxieuse. Elle s'assit au foyer et attendit. Autour d'elle circulaient quelques habitués. L'Administrateur parlait avec Blanche Plerson, alors rivale de Jenny. Mais aucun uniforme noir et or ne se montra. Nerveuse, impatiente, elle courut chez les huissiers:

– On ne m'a pas demandée?

– Non, Mademoiselle.

– C'est mercredi et je n'ai pas reçu mes violettes. Bernard a-t-il oublié de les faire monter?.. Ou y a-t-il eu un malentendu?

– Un malentendu, Mademoiselle?.. Quel malentendu?.. Voulez-vous que j'aille voir chez le concierge?

– Oui, s'il vous plaît... Ou plutôt, non! Je verrai Bernard en m'en allant.

Elle se moqua d'elle-même: „Quels étranges animaux nous sommes“, se disait-elle. „Pendant six mois, c'est à peine si j'ai prêté attention à tant de discrète fidélité et soudain, parce que l'hommage dédaigne me manque, me voici troublée comme si j'attendais un amant... Ah! Célimène, que tu regretteras Alceste quand il t'aura quittée avec son grand chagrin!“

Après le spectacle, elle entra chez le concierge:

– Et alors, Bernard? Mon amoureux! Vous ne me l'avez pas envoyé?

– Mademoiselle, c'est comme un fait exprès. Il n'est pas venu aujourd'hui... Première fois que Mademoiselle accepte de le recevoir; premier mercredi, depuis six mois, qu'il manque à l'appel.

– C'est extraordinaire! Croyez-vous qu'on ait pu le prévenir et qu'il se soit effrayé?

– Certainement non, Mademoiselle... Personne n'était au courant que Mademoiselle et moi... Mademoiselle n'a rien dit?.. Moi non plus... Je n'en ai même pas parlé avec ma femme.

– Alors comment expliquez-vous?..

– Je n'explique pas. Mademoiselle... Il y a des hasards... Peut-être se sera-il lassé? Peut-être a-t-il été malade?.. Ou verra mercredi prochain.

Mais le mercredi suivant, on ne vit ni Polytechnicien, ni violettes.

– Que faire, Bernard?.. Croyez-vous qu'on pourrait le retrouver par ses camarades... Ou par le général commandant l'Ecole?

– Et comment, Mademoiselle? Nous ne savons même pas son nom.

– C'est vrai... Ah! que cela est triste! Tout est raté, Bernard.

– Mais non, Mademoiselle... Vous avez eu une grande année; vous allez partir en tournée; encore des succès... C'est pas raté, ça, tout de même!

– Vous avez raison. Je suis une ingrate... Seulement j'aimais bien mes violettes du mercredi.

Le lendemain, elle quitta Paris; Henri Stahl la suivit dévotement. Dans chaque hôtel, Jenny trouvait sa chambre pleine de roses. Quand elle revint à Paris, elle avait oublié son mathématicien romantique.

Ce fut un an plus tard qu'elle reçut une lettre d'un colonel Genevrière, qui lui demandait un rendez-vous, pour affaire personnelle. La lettre était correcte et digne; il n'y avait aucune raison pour refuser l'entrevue demandée. Jenny pria le colonel de venir la voir chez elle, un samedi après-midi. Il vint en civil, vêtu de noir. Elle l'accueillit avec l'aisance gracieuse qu'elle devait à la scène autant qu'à la nature, mais son attitude, comme il était naturel, exprimait une muette interrogation: „Que lui voulait ce visiteur inconnu?“ Elle attendit.

– Je vous remercie, Mademoiselle, de m'avoir reçu. Je ne pouvais guère expliquer, par lettre, l'objet de ma visite. Si je me suis permis, de vous demander un rendez-vous, ce n'est pas l'homme qui a eu cette audace, c'est le père... Vous me voyez vêtu de noir. Le deuil que je porte est celui de mon fils, le lieutenant André Genevrière, tué à Madagascar, il y a deux mois.

Jenny fit un geste, comme pour dire: „Je compatis de tout cœur, mais...”

– Vous ne connaissiez pas mon fils, Mademoiselle... Je le sais... Mais lui vous connaissait et vous admirait... Cela va vous paraître à peine vraisemblable... et pourtant ce que je vais vous dire est vrai. Vous étiez l'être du monde qu'il admirait et qu'il aimait le plus...

– Je crains de comprendre, colonel... Il vous l'avait dit?

– A moi? Non... Il l'avait dit à sa sœur, qui était sa confidente... Tout avait commencé un jour où il était allé, avec elle, voir une représentation du *Jeu de l'Amour et du Hasard*... Mes enfants étaient revenus en parlant de vous avec enthousiasme: „Tant de pudeur délicate“, disaient-ils, „tant

d'émouvante poésie...“ Enfin mille choses qui étaient vraies, je n'en doute pas, mais auxquelles l'ardeur de la jeunesse, son besoin d'absolu... Mon pauvre fils était un romanesque et un romantique.

– Mon Dieu! s'écria Jenny, c'est donc bien lui qui...?

– Oui, Mademoiselle. Le Polytechnicien qui, tous les mercredis, pendant un an, vous apporta un bouquet de violet tes était mon fils André... Cela aussi, je le tiens, de ma fille... J'espère que cet enfantillage, qui était un hommage, ne vous avait pas déplu?... Il vous aimait tant, vous, ou peut-être l'image qu'il avait formée de vous... Les murs de sa chambre étaient couverts de vos portraits... Que de démarches sa sœur a faites, chez vos photographes, pour lui en offrir un de plus!.. A l'Ecole, ses camarades le blaguaient sur cette passion... „Ecris-lui donc!“ disaient-ils.

– Que ne l'a-t-il fait?

– Il l'a fait, Mademoiselle, et je vous apporte toute une liasse de lettres qui ne furent jamais envoyées et que nous avons retrouvées, après sa mort.

Le colonel tira de sa poche un paquet qu'il remit à Jenny. Elle me l'a, un jour, montré; l'écriture est fine, rapide, difficile... Une écriture de mathématicien; un style de poète.

– Vous garderez ces lettres, Mademoiselle; elles vous appartiennent... Et vous excuserez cette étrange démarche... J'ai cru la devoir au souvenir de mon fils... Il n'y avait, dans le sentiment que vous lui aviez inspiré, rien d'irrespectueux ni de léger. Vous représentiez pour lui la perfection, la grâce... Et je vous assure qu'André était digne de son grand amour.

– Mais pourquoi n'a-t-il pas demandé à me voir? Pourquoi n'ai-je pas moi-même tenté de le rencontrer?... Ah! je m'en veux... Je m'en veux.

– N'ayez aucun remords, Mademoiselle... Vous ne pouviez deviner... Si André a demandé, dès sa sortie de l'Ecole, à partir pour Madagascar, ce fut à cause de vous, certes... Oui, il

avait dit à sa sœur: „Ou j’échapperai, par l’éloignement, à cette passion sans espoir, ou je ferai de grandes choses, et alors...”

N’était-ce pas déjà de grandes choses, dit Jenny, que cette fidélité, cette persévérance et cette discrétion!

Puis, comme le colonel se levait, elle prit ses deux mains:

– Je crois que je n’ai rien fait de mal, dit-elle, et pourtant... Et pourtant il me semble que j’ai, moi aussi, des devoirs envers cette ombre, hélas! insatisfaite... Ecoutez, colonel, dites-moi où votre fils est enterré... Je vous jure que, jusqu’à ma mort, j’irai placer, chaque mercredi, un bouquet de violettes sur sa tombe.

– Et voilà pourquoi, conclut Léon Laurent, voilà pourquoi pendant toute sa vie, notre Jenny, qui passe pour sceptique, désabusée, certains disent même cynique, a, chaque mercredi, quitté amis, travail et même amour, pour aller, seule, au cimetière Montparnasse, sur la tombe d’un lieutenant qu’elle n’a jamais connu... Vous voyez que j’avais raison et que cette histoire est trop sentimentale pour notre temps.

Un silence passa, puis Bertrand Schmitt dit:

– Il y aura toujours du romanesque au monde pour ceux qui en sont dignes.

1. Points de vue sur cette histoire d’amour:

<i>Jenny Sorbier</i>	<i>Léon Laurent et ses amis</i>	<i>Le Polytechnicien (André Genevrière)</i>	<i>La famille du Polytechnicien</i>

2. Relevez les mots ayant rapport au théâtre. Décrivez l’ambiance qui régnait à la Comédie-Française à l’époque où Jenny Sorbier était jeune.

3. Relevez les épithètes dont l'auteur se sert en parlant de Jenny Sorbier. Faites le portrait physique de cette actrice. Parlez du caractère de Jenny Sorbier.

4. Commentez les phrases suivantes:

- a) «Il y aura toujours du Romanesque au monde pour ceux qui en sont dignes»;
- b) «Notre temps a soif de sentiment. Il ne feint le cynisme que pour masquer ses nostalgies»;
- c) «N'était-ce pas déjà de grandes choses, dit Jenny, que cette fidélité, cette persévérance et cette discrétion! »;
- d) «Une écriture de mathématicien; un style de poète»;
- e) «Le génie n'a pas d'âge».

5. Imaginez des fins alternatives:

- a) si le Polytechnicien dévoile ses sentiments;
- b) si Jenny Sorbier montre un vif intérêt au Polytechnicien;
- c) si le Polytechnicien fait une bonne action et revient vivant.

DOSSIER 5. IRÈNE



Echauffement:

- a) Tout homme n'a-t-il pas le droit, à chaque moment, de recommencer sa vie?
- b) Les relations homme-femme. Faut-il accepter son amant tel qu'il est?

- c) Définissez les termes suivants: la cruauté, la liberté, les plaisirs naïfs, la paix, les caprices, le caractère d'enfant gâté, l'égoïsme, le dommage, la vérité, une sorte de sultan moderne, fidèle

Lisez la nouvelle suivante et faites les exercices après le texte:

– Je suis contente de sortir avec vous ce soir, dit-elle. La semaine a été dure. Tant de travail et tant de déceptions... Mais vous êtes là, je n'y pense plus... Ecoutez... Nous allons voir un merveilleux film...

– Ne croyez pas, dit-il d'un air boudeur, que vous me traînerez ce soir au cinéma.

– C'est dommage, dit-elle... Je me réjouissais de voir ce film avec vous... Mais cela ne fait rien... Je connais à Montparnasse une boîte nouvelle où dansent de merveilleux Martiniquais...

– Ah! non, dit-il avec force... Pas de musique noire, Irène... J'en suis saturé.

– Et que voulez-vous faire? dit-elle.

– Vous le savez bien, dit-il... Dîner dans un petit restaurant tranquille, parler, rentrer chez vous, m'étendre sur un divan et rêver...

– Eh bien! non! dit-elle à son tour... Non...! Vous êtes vraiment trop égoïste, mon cher... Vous semblez tout surpris?... C'est que personne ne vous dit jamais la vérité... Personne... Vous avez pris l'habitude de voir les femmes accepter vos désirs comme des lois... Vous êtes une sorte de sultan moderne... Votre harem est ouvert... Il s'étend sur dix pays... Mais c'est un harem... Les femmes sont vos esclaves... Et la vôtre plus que toutes les autres... Si vous avez envie de rêver, elles doivent vous regarder rêver. Si vous avez envie de danser, elles doivent s'agiter. Si vous avez écrit quatre lignes, elles doivent les écouter. Si vous avez envie d'être amusé, elles doivent se changer en Schéhérazade... Encore une fois, non, mon cher!.. Il y aura au moins une femme au monde qui ne se pliera pas à vos caprices...

Elle s'arrêta et reprit, d'un ton plus doux:

– Quelle tristesse, Bernard!.. Je me réjouissais tant de vous voir... Je pensais que vous m'aideriez à oublier mes ennuis... Et vous arrivez, ne pensant qu'à vous... Allez-vous-en... Vous reviendrez quand vous aurez appris à tenir compte de l'existence des autres...

Toute la nuit, étendu sans dormir, Bernard médita tristement. Irène avait raison. Il était odieux. Non seulement il trompait et abandonnait Alice, qui était douce, fidèle et résignée mais il la trompait sans amour. Pourquoi était-il aussi fait? Pourquoi ce besoin de conquête et de domination? Pourquoi cette impuissance à „tenir compte de l'existence des autres“? Méditant sur son passé, il revit une jeunesse difficile, des femmes inaccessibles. Il y avait de la revanche dans son égoïsme, de la timidité dans son cynisme. Ce n'était pas un sentiment très noble.

„Noble? pensa-t-il... Je tombe dans les platitudes“. Il fallait, être dur. En amour, qui ne dévore pas est dévoré. Tout de même, ce devait être une délivrance parfois que de céder, d'être enfin le plus faible, de chercher son bonheur dans celui d'un autre.

Isolées, séparées par des silences de plus en plus longs, les dernières voitures regagnaient les garages... Chercher son bonheur dans celui d'une autre? Ne le pouvait-il pas? Qui l'avait condamné à la cruauté? Tout homme n'a-t-il pas le droit, à chaque moment, de recommencer sa vie? Et pouvait-il, pour ce rôle nouveau, trouver meilleur partenaire qu'Irène? Irène si touchante, avec son unique robe du soir, ses bas reprisés, son manteau râpé. Irène si belle et si pauvre. Si généreuse dans sa pauvreté. Dix fois il avait surprise secourant des étudiants russes, plus pauvres qu'elle, et qui,

sans elle, seraient morts de faim. Elle travaillait six jours par semaine dans un magasin, elle qui, avant la Révolution, avait été élevée en fille princière. Elle n'en parlait jamais... Irène... Comment avait-il pu lui marchander les plaisirs naïfs d'un soir de liberté?

Bruyant, faisant trembler les vitres, le dernier autobus passa. Maintenant aucun bruit ne couperait plus le trait continu de la nuit. Las de lui-même, Bernard chercha le sommeil. Soudain une grande paix le baigna. Il avait pris une résolution. Il se consacrerait au bonheur d'Irène. Il serait pour elle un ami tendre, prévenant, soumis. Oui, soumis. Cette décision le calma si bien qu'il s'endormit presque tout de suite.

* * *

Le lendemain matin, quand il se réveilla, il était encore tout heureux. Il se leva et s'habilla en chantant, ce qui ne lui était pas arrivé depuis son adolescence.

„Ce soir, pensa-t-il, j’irai voir Irène, lui demander mon pardon“.

Comme il nouait sa cravate, le téléphone sonna.

– Allô! dit la voix chantante d’Irène... C’est vous, Bernard?.. Ecoutez... Je n’ai pas pu dormir. J’étais pleine de remords... Comme je vous ai traité, hier soir... Il faut me pardonner... Je ne sais ce que j’avais...

– Au contraire, c’est moi, dit-il... Irène, toute la nuit, je me suis juré de changer.

– Quelle folie, dit-elle, surtout ne changez pas... Ah! Non! Ce qu’on aime en vous, Bernard, c’est justement ces caprices, ces exigences, ce caractère d’enfant gâté... C’est si agréable, un homme qui vous oblige à faire des sacrifices... Je voulais vous dire que je suis libre ce soir et que je ne vous imposerai aucun programme... Disposez de moi...

Bernard, en raccrochant le récepteur, secoua la tête avec tristesse.

1. Trouvez les mots qui vous aident à faire la description du comportement des protagonistes:

<i>Irène</i>	<i>Bernard</i>

2. Répondez les questions suivantes:

- Qu’est-ce que Irène voulait changer en son amant?
- Pourquoi est-ce que Irène a change son opinion?
- Quel est la réaction de Bernard à propos des mots de Irène?
- Pourquoi est-ce que Bernard voulait changer?

3. Commentez les phrases suivantes:

- «Il y avait de la revanche dans son égoïsme, de la timidité dans son cynisme»
- «En amour, qui ne dévore pas est dévoré»
- «Ce devait être une délivrance parfois que ... de chercher son Bonheur dans velui d’un autre»

- d) «C'est si agréable, un homme qui vous oblige à faire des sacrifices».

DOSSIER 6. LES FOURMIS



Echauffement:

- a) Commentez le titre. Pourquoi les fourmis?
- b) Définissez les termes suivants: le respect, l'ardeur enfantine, la société, la responsabilité, le sacrifice de soi.
- c) Pourquoi est-ce que l'on veut avoir des animaux domestiques?

Lisez la nouvelle suivante et faites les exercices après le texte:

Entre deux plaques de verre, que liaient l'une à l'autre des charnières de papier collées sur leurs bords, une société de petits monstres bruns s'agitait et travaillait. Le marchand avait donné aux fourmis un peu de sable; elles y avaient tracé des galeries convergentes. Au centre, on remarquait une bête plus grosse, presque toujours immobile. C'était la Reine, que les fourmis nourrissaient avec respect.

– Elles ne donnent aucune peine, dit le vendeur. Il suffit chaque mois de déposer une goutte de miel dans cette ouverture... Une seule goutte... Les fourmis se chargent elles-mêmes de la transporter et de la répartir.

– Une goutte par mois? dit la jeune femme... Une goutte suffit pour faire vivre tout ce peuple pendant un mois?

Elle portait un grand chapeau de paille blanche, une robe de mousseline à fleurs. Ses bras étaient nus. Le vendeur la regarda tristement.

– Une goutte suffit, répéta-t-il.

– Que c’est charmant, dit-elle.
Et elle acheta la fourmilière transparente.

* * *

– Chéri, dit-elle, vous avez vu mes fourmis?

Elle tenait la mince plaque vivante entre ses doigts pâles, aux ongles peints. L’homme assis à côté d’elle admira sa nuque penchée.

– Que vous rendez la vie intéressante, chérie... Avec vous tout est nouveau, varié... Hier soir, Bach... Maintenant ces fourmis...

– Regardez, chéri, dit-elle avec l’ardeur enfantine qu’il aimait (elle le savait)... Vous voyez cette fourmi géante? C’est la Reine... Les ouvrières la servent... Je les nourris moi-même... Et le croiriez-vous, chéri? Une goutte de miel par mois leur suffit... N’est-ce pas poétique?

* * *

Au bout de huit jours, son amant et son mari furent tous deux las de la fourmilière. Elle la cacha sur la cheminée de sa chambre, derrière la glace. A la fin du mois, elle oublia la goutte de miel. Les fourmis moururent de faim, lentement. Elles gardèrent jusqu’au bout un peu de miel pour la Reine, qui périt la dernière.

1. Les protagonistes: Caractérisez:

<i>La jeune femme</i>	<i>Le marchand</i>	<i>L’amant / le mari</i>	<i>Les fourmis</i>

2. La stylistique: Remplissez le tableau:

Exemple	Figure de style	Le but
Petits monstres bruns et une bête grosse		
l’ardeur enfantine		
«Une goutte par mois?... Une goutte suffit pour faire vivre tout ce peuple pendant un mois?»		
«N’est-ce pas poétique?»		

3. Discussion:

- a) Tu deviens responsable pour toujours de ce que tu as apprivoisé (Antoine de Saint-Exupéry). Y a-t-il la corrélation entre cette citation et le contenu de la nouvelle?
- b) Pourquoi la jeune femme a-t-elle oublié ses fourmis?
- c) Pourquoi est-ce que la Reine des fourmis périt la dernière?

DOSSIER 7. LE PORCHE CORINTHIEN



Echauffement:

- a) Pourquoi est-ce que les gens ont besoin de souvenirs?
- b) Définissez les termes suivants: la jeunesse, la vieillesse, le manoir familial, l'apaisement, l'indulgence.

Lisez la nouvelle suivante et faites les exercices après le texte:

Pendant les quarante années de leur vie conjugale, Lord et Lady Barchester avaient vécu dans la même maison de Park Lane. Mais après la guerre, ils se trouvèrent gênés. Ils avaient fait de mauvais placements: un de leurs fils avait été tué; la veuve et les enfants restaient à charge des parents et l'impôt sur le revenu était de cinq shillings par livre. Lord Barchester dut reconnaître qu'il ne pouvait garder à la fois son manoir familial, dans le Sussex, et la maison de Park Lane. Après avoir beaucoup hésité, il se décida enfin à parler de ses ennuis à sa femme. Il avait longtemps craint de l'attrister. Trente ans plus tôt, leur vie conjugale avait été orageuse, mais la vieillesse avait amené l'apaisement, l'indulgence et la tendresse.

– Ma chère, lui dit-il, je suis désolé, car je ne vois plus qu'un moyen de terminer notre vie sans déchéance, et je sais que ce moyen vous sera pénible. Je vous laisserai libre de l'accepter ou de l'écarter. Le voici: les terrains qui sont en bordure du Parc ont atteint une grande valeur. Un entrepreneur a besoin de notre coin qui forme une enclave dans sa propriété. Il m'en offre un prix tel que nous pourrions, non seulement acheter une maison dans le même quartier, mais encore conserver une marge qui assurerait notre sécurité pendant les quelques années qui nous restent à vivre. Seulement, je sais que vous aimez Barchester House, et je ne veux rien faire qui puisse vous déplaire.

Lady Barchester consentit à cet échange et, quelques mois plus tard, le vieux couple s'installa dans une nouvelle maison à quelques centaines de mètres de celle qu'il avait dû abandonner et que déjà les ouvriers avaient commencé à démolir. Lord et Lady Barchester qui, en sortant de chez eux, passaient chaque jour devant leur ancienne demeure, éprouvèrent une étrange impression en voyant se défaire lentement une forme qui, pour eux, avait été le trait le plus nécessaire et le plus stable de l'univers. Quand ils virent leur maison sans toit, il leur sembla qu'ils étaient eux-mêmes exposés au vent et à la pluie. Lady Barchester souffrit surtout quand le mur de la façade fut éventré et qu'elle découvrit, comme sur une scène offerte aux spectateurs, la chambre de Patrick, le fils qu'elle avait perdu, et sa propre chambre où elle avait passé presque toutes les heures de quarante années.

De la rue, elle regardait le chintz glacé à fond noir qui avait formé la tenture de la chambre. Elle l'avait contemplé si souvent, en des heures de deuil, de maladie et aussi de bonheur que le dessin de cette étoffe lui paraissait comme le fond même sur lequel avait été dessinée sa vie. Quelques jours plus tard, elle eut une grande surprise. Les ouvriers arrachèrent le chintz et un papier noir et blanc apparut, qu'elle avait oublié, mais qui évoqua aussitôt avec une force qu'elle eut peine à comprendre, sa longue liaison avec Harry Webb. Que de fois elle avait, le matin, rêvé sans fin en regardant ces maisons japonaises après avoir lu les lettres si belles que Harry lui écrivait de l'Extrême-Orient. Elle l'avait beaucoup aimé. Il était maintenant Sir Henry Webb, ambassadeur de Sa Majesté en Espagne.

Bientôt la pluie décolla ce papier blanc et noir, et un autre papier apparut sous le premier. C'était un dessin à fleurs assez laid,

mais Lady Barchester se souvint de l'avoir choisi avec dévotion au moment de son mariage, en 1890. En ce temps-là, elle portait des robes de serge bleue et des colliers d'ambre jaune; elle essayait de ressembler à Mrs. Burne Jones et elle allait, le dimanche, prendre le thé chez le vieux William Morris. Tant que l'on put apercevoir des fragments de ce papier rose-et vert, elle passa plusieurs fois par jour devant la maison, car ce dessin lui rappelait sa jeunesse et le temps de son grand amour pour Lord Barchester.

Enfin les murs eux-mêmes tombèrent et, un jour, Lord et Lady Barchester, en allant se promener à pied dans le parc, virent qu'il ne restait plus de la maison que le petit porche corinthien qui en avait abrité l'entrée. C'était un spectacle étrange et triste car ce porche, au sommet de l'escalier, s'ouvrait sur un paysage désolé de moellons entassés sous un ciel d'hiver. Lady Barchester regarda longtemps les nuages courir entre les colonnes blanches, puis elle dit à son mari :

– Ce porche est lié dans mes souvenirs au jour le plus triste de ma vie. Je n'ai jamais osé vous en parler, mais nous sommes si vieux maintenant que cela n'a plus d'importance. C'était au temps où j'aimais Harry et où vous aimiez Sybil. Un soir, j'étais allée au bal pour rencontrer Harry qui revenait de Tokio. Je m'étais réjouie de cette rencontre depuis plusieurs semaines, mais Harry, lui, n'avait demandé un congé que pour se fiancer et, pendant toute la soirée, il avait dansé avec une jeune fille en affectant de ne pas me voir. Dans la voiture, en rentrant, je pleurai. J'arrivai à la maison. Je sentis que j'étais si défigurée par les larmes que je n'eus pas le courage de me montrer à vous dans cet état. Je fis semblant de sonner, laissai partir le cocher, puis je m'appuyai à une de ces colonnes et je restai là longtemps. Je sanglotais. Il pleuvait très fort. Je savais que, vous aussi, vous pensiez à une autre femme et il me semblait que ma vie était finie. Voilà ce que me rappelle ce petit porche qui va disparaître.

Lord Barchester, qui avait écouté ce récit avec beaucoup de sympathie et d'intérêt, prit affectueusement le bras de sa femme.

– Savez-vous, dit-il, ce que nous allons faire? Avant que l'on ne détruise ce porche, qui est le tombeau de vos souvenirs, nous achèterons ensemble quelques fleurs et nous les déposerons au sommet de ces marches.

Le vieux couple alla chez un fleuriste, rapporta des roses et les plaça au pied d'une des colonnes corinthiennes. Le lendemain, le porche avait disparu.

- 1. Un peu de vocabulaire: Remplissez le tableau par le mots du texte:**

<i>La maison et le demenagement</i>	<i>L'amour</i>	<i>L'argent</i>	<i>La guerre</i>	<i>Les émotions</i>

- 2. La corrélation entre la maison et les propriétaires:**

<i>L'état de la maison:</i>	<i>Les émotions de Lord et Lady Barchester:</i>
La maison sans toit	
Le mur de la façade évantré	
la chambre de Patrick et la chambre de parents ouverts	
Un papier noir et blanc apparaissent	
Un papier à fleurs apparait	
Le porche corinthien reste	

- 3. La maison: quels rôles joue-t-elle dans la nouvelle? Et pour vous?**
- 4. Quelle est la continuation de cette histoire? Le divorce? La vie conjugale heureuse?**

DOSSIER 8. ANDRÉ MAUROIS DIT...

L'art est un effort pour
créer, à côté du monde
réel, un monde plus
humain.

-André Maurois

Lisez les citations et commentez:

1. "Un mariage heureux est une longue conversation qui semble toujours trop brève."
2. "Ce que les hommes vous pardonnent le moins, c'est le mal qu'ils ont dit de vous." "Tout homme est stupéfait par ce que les autres pensent de lui."
3. "A l'homme moyen, cinquante années de mariage suffisent à peine pour comprendre une seule femme."
4. "Qui veut changer trouvera toujours une bonne raison pour changer."
5. "Le bonheur est une fleur qu'il ne faut pas cueillir."
6. "Pour toute mère, son enfant est un dieu. "
7. "La sincérité est de verre ; la discrétion est de diamant. "
8. "Le plus souvent, on cherche le bonheur comme on cherche ses lunettes, quand on les a sur le nez. "
9. "Le bonheur est une décision que nous prenons d'être heureux quoi qu'il arrive. "
10. "Tout l'art du mariage est de savoir passer de l'amour à l'amitié, sans pour cela sacrifier l'amour. "
11. "Le vrai mal de la vieillesse n'est pas l'affaiblissement du corps, c'est l'indifférence de l'âme. "
12. "Si nous versons des larmes pour les petites choses, il est des douleurs trop grandes pour pleurer. "

LITTÉRATURE

1. André MAUROIS | Académie française (academie-francaise.fr)
2. <https://citation-celebre.leparisien.fr/auteur/andre-maurois>
3. Новеллы А. Моруа: книга для чтения на факультетах иностранных языков педагогических институтов / Обработка, вступительная статья и комментарий Л.Ю. Виндт. – Ленинград : Просвещение, Ленинградское отделение, 1975. – 184 с.

TABLE DE MATIÈRE

André Maurois (1885–1967).....	3
Dossier 1. LA cathédrale.....	5
Dossier 2. Le testament.....	7
Dossier 3. Tu est une grande artiste.....	12
Dossier 4. Les violettes de mercredi.....	25
Dossier 5. Irène.....	37
Dossier 6. Les fourmis.....	41
Dossier 7. Le porche corinthien.....	43
Dossier 8. André Maurois dit.....	47
Littérature.....	48